

pas même à ses parents, pas même à Tisserel. Il ne le dirait pas à cette petite fille qui allait être, si tout s'arrangeait, sa femme. Et le secret lui devenait lourd, maintenant qu'il n'y trouvait plus aucun délice ; il aurait voulu en causer avec quelqu'un de très intelligent, de très fin, qui se serait intéressé à cette curiosité psychologique, qui aurait pris plaisir à l'entendre raconter, une femme amie...

A son arrivée, le grand chirurgien, qui avait le matin réussi une grosse affaire d'opération et se trouvait d'humeur enchantée, lui fit fête comme à un fils. Il était pressé et lui dit à peu près :

— Vous avez bien raison de vouloir vous marier ; c'est bon pour la clientèle. Notre petite amie a vingt ans ; c'est la fille d'un confrère, Bassaing ; vous savez bien, Bassaing qui refait les nez. La petite vous a vu quelque part et vous lui plaisiez tout à fait ; elle l'avait dit à sa mère ; aussi ai-je sauté sur l'aubaine. Venez dîner demain avec nous ; c'est mardi, elle y sera. Voici sa photo ; elle n'y est pas flattée ; elle a des cheveux blonds et onduleux, et des yeux délicats de myope qui sont mal venus au visage. Ce sont des gens riches.

Cécile se saisit de la photographie et la regarda sans rien dire, longtemps. Blanche Bassaing ne lui plaisait guère. Il avait beau se représenter que les yeux délicats de myope étaient mal venus au virage, il se disait : "Si elle avait été en état de se marier, j'aurais encore mieux aimé la pauvre petite Tisserel que je n'aimais pas."

Mais elle lui fut d'un effet très agréable le lendemain, quand il arriva pour le gala de présentation et que, sous la lumière blanche des bougies, très éclairée, il la vit avant toute autre figure. Les cheveux d'un blond gris et terne étaient comme poudrés ; ses yeux, sans grande intelligence, n'exprimaient rien, mais elle avait un profil pur, et des narines délicieuses, ce qui rappela plaisamment à Cécile le mot de Ponard : "Vous savez bien, Bassaing, qui refait les nez." Elle était en gris perle avec du satin argent étincelant le long de sa robe et autour du col très haut, comme des garnitures de métal.

A l'arrivée de Jean, elle pâlit sans le regarder. Le père et la mère étaient là. Ils affectaient de causer avec animation. Il y avait dans cette présentation quelque chose de traditionnel et d'éternel. Le dîner fut stupide. Ponard lui-même, qui était à certaines heures plein d'esprit, se

trouvait, pour parler, gêné par mille entraves ; le futur beau-père n'osait questionner Cécile sur Briois, craignant de trop s'avancer par ce semblant d'intérêt : la ville. La silencieuse petite Blanche placée auprès de Jean, répondait seulement à ses questions d'une voix délicate et hâtée, et comme elle mangeait à peine, en abaissant son regard, il voyait sur le rebord satiné de la nappe se poser sa main courte, grasse et rose. Il regardait déjà ce petit être si obscur comme étant à lui, à la manière des objets qu'on est sur le point d'acquérir, et il se répétait : "Elle est bien, vraiment, elle est très bien."

Après le dîner quand on fut passé au salon, Mme Ponard envoya la jeune fille au piano. L'instrument se trouvait dans une sorte d'alcôve ouverte, décorée de fleurs, de plantes vertes et de baies à vitraux. On invita Cécile à lui tenir compagnie, et on les laissa là, ensemble. Alors la petite Parisienne, savante en musique, laissa voir un peu de son âme dans ce langage passionné du piano. Les mains courtes et molles, raidies sur le clavier, y frappaient des accords puissants ; elles y faisaient courir, vertigineusement enlacées et agiles, des guirlandes, des farandoles d'harmonie ; puis survinrent les pianissimos attendris ; elle tira des entailles du meuble des sons de velours, des murmures, un bruit de chuchotement, et à ce moment, quitte les yeux sa musique qu'elle suivait obstinément, elle se tourna et fit à Jean un joli sourire.

Ce fut la décisive étincelle. Pour la première fois Cécile pensa qu'il ferait bon tenir dans ses bras cette jeune vie et lui rendre l'amour offert. Cet aveu combiné de la musique et des prunelles vacillantes qui lui avaient ri, quelle chose franche et exquise ! Il lui dit sans aucun vocatif :

— Je n'ai jamais entendu personne jouer comme vous.

Elle répondit :

— Vous souvenez-vous, un soir de l'année dernière, vous achetiez au Louvre des cravates ; Mme Ponard et une amie vous ont rencontré ! Il y avait un orage terrible. Les dames vous ont proposé leur voiture pour rentrer dîner ici. L'amie emmitouflée d'un caoutchouc, cachée sous une voilette blanche que la voiture a déposée chez elle en passant, qui était-ce ?

— C'était vous ! murmura Cécile, délicieusement remué.

Après cette soirée, il passa trente-six heures dans l'état le plus troublé

qu'il eût jamais connu. L'idée de ce mariage, maintenant résolu sans qu'il pût en douter, le remplissait d'épouvante. Il se jugeait fou d'avoir pris, sans que la passion la justifiait, cette formidabile initiative. Il lui semblait que sa vie allait se rompre.

Il profita de son séjour à Paris pour prendre toutes les distractions qu'il put, étant forcé de mener à Briois la vie austère du médecin très observé. Puis le surlendemain, il reçut à son hôtel ce télégramme de Ponard :

"Mon pauvre ami, je joue de malheur avec vous ; Bassaing vous trouve charmant, mais il exige pour sa fille une fortune personnelle qui permette à son gendre de venir s'établir ici, et qui n'est pas la vôtre. La maman est au désespoir, car vous lui aviez tout à fait tourné la tête, et la petite ne cesse pas de pleurer depuis, enfermée dans sa chambre. Bassaing est impitoyable, je ne le comprends pas et ne le lui ai pas envoyé dire. Venez déjeuner."

...D'abord, Jean eut une longue aspiration libre, comme s'il venait de franchir le seuil d'une prison. Ainsi, tout ce qui le terrifiait depuis deux jours ne comptait plus, sa vie n'allait pas changer, et la terrible, l'écrasante initiative n'aurait pas de suite. Ce fut une saveur de liberté qu'il dégusta toute une longue minute. Puis le chagrin de la pauvre petite Blanche que le pleurait l'atteignit et il eut envie de pleurer aussi, à peine, du bord de la paupière, à la pensée de ne l'avoir pas. Peu à peu, il s'exaspéra à se rappeler ses cheveux abondants et légers, qui faisaient à la lumière des torsades argentées, son regard vacillant de myope qui filtrait sous les cils blonds, ses petites narines roses, l'élégance de sa robe, à laquelle la finesse de son corps donnait sa forme. Imaginairement, elle avait été un soir sa fiancée, il y avait eu entre eux de silencieuses, de tacites accords, une espèce d'offrande mutuelle. Et on la lui refusait ! Il l'avait fugitivement aimée à la seconde où elle lui avait souri, et il rappelait âprement cette seconde, ce sourire et cet amour. Le père la lui refusait ! De quel droit ? Et l'offense arrivait enfin jusqu'à son orgueil. Il avait déplu au père, non point par défaut d'argent, de quoi le docteur Bassaing était averti à l'avance, mais par ce qui lui avait manqué aux yeux d'Eugénie Lebrun, par le fait d'être un individu nul et peu remarquable, de n'être pas quelqu'un. Il se sentit abreuvé de honte.